

a aujourd'hui pour eux de bien cultiver, ils écoutent attentivement un bon conseil et sont disposés à le mettre en pratique. On ne dit plus comme au trefois : "Je suis assez instruit pour cultiver;" mais : "Je veux apprendre à bien cultiver et pour cela profiter des conseils qui me sont donnés par le *Journal d'Agriculture* et les conférences agricoles."

Je citerai un fait à l'appui de ce que j'avance. Je parlais un soir dans une paisible poule éloignée de la ville de Rimouski. Je donnais de mon mieux des bons conseils aux cultivateurs présents aussitôt que j'eus fini ma conférence, un vieux cultivateur aux cheveux blancs se lève et vient me donner une vigoureuse poignée de main en me disant : "Monsieur, tout ce que vous avez dit là, c'est vrai; le malheur c'est que nous ne l'avons pas assez mis en pratique, mais nous allons mieux faire maintenant."

Il y a quinze ans, les mêmes cultivateurs auraient ri des conseils que je leur donnais ce soir-là; aujourd'hui on n'en rit plus et l'on veut essayer de les mettre en pratique, de mieux faire. Probablement qu'il en est de même des cultivateurs des autres parties de la province. C'est alors une preuve évidente des progrès qui se sont opérés depuis quelques années en agriculture, grâce à votre énergique et sage direction.

J. P. NASTEL.

LA SECTION HIPPIQUE

DE

L'EXPOSITION DE CHICAGO

NOTES ÉLECTRIQUES.

Enfin, le grand jour (rien n'est pe- it, à Chicago) du jugement dernier est arrivé, voilà que les chevaux du trait commencent à parader dans l'amphithéâtre : (le plus grand du monde-Monsieur ! Voici les Percherons et les Clydesdales, les Shires et les Belges toute la grosse cavalerie qui défile majestueusement, aux applaudissements de la foule; certaines écuries ont même des chefs de claque sur les gradins, pour exciter des feux de file bien nourris, aux incursions critiques des juges.

"Combien pèse-t-il? ah! voyez donc celui-ci, il doit dépasser 2,500 livres," remarques qui volent de bouche en bouche, et feraient bondir un jury anglais ou français. Mais aussi, ce ne sont pas des chevaux de boucherie qu'ils jugent : tandis qu'ici... "les chevaux les plus gras du monde, Monsieur!"

Parlons oui, hélas! si gras, si luisants, qu'ils fusent le jugo : et voilà que le second prix percheron s'en va à un monstre de graisse, dont les défauts de conformation se cachent sous l'excès des tissus adipeux : les premiers prix Clydesdale n'ont pas de pieds, et demain, ils ne pourront plus se soutenir sur leurs sabots défoncés, mais ils sont si arrondis par le son, la graino de lin, les tourteaux, fécule, blé bouilli, etc., etc.!

Et le juge, le juge unique,—encore une invention américaine, déplorable dans un grand concours, où le moindre jury devrait se composer au minimum de trois personnes,—le juge souverain les couronne, car ils pèsent au moins trois mille livres!! Voici Ontario, dont les Clydesdales valent pourtant les meilleurs : Québec, qui ne le cède on rien à sa sœur : plus maigres, ses chevaux qui sont à peine remis des fatigues de la saison, sont aussi plus ardents. "Voltaire" du Haras National obtient le 40^e prix des Percherons.

"Lawrence again," de M. Ness, le 7^e prix et "Barlocco," du Haras National, le 9^e prix des Clydesdales. La province fait bonne figure : elle a sans doute beaucoup à faire encore, mais elle ira plus loin que ses voisins des États!

En résumé, il y a incontestablement de très beaux types dans l'arène, surtout parmi les Percherons, mais ils sont perdus de graisse, et leurs mérites sont épouvantablement déguisés par cette enflure malade. Un certain nombre de mauvais points devraient être portés à l'actif de tous les *champs de boucherie*.

Au tour de la cavalerie légère, à présent. Les Normands boîlent en soulevant leurs groins. Quel beau type de carrossier, presque idéal, les baras de France ont créés là! Québec emporte le troisième prix, avec "Malot," de R. Ness, et le 11^e avec "Marquis de Puisey" du Haras National.

Cette classe, trop vite jugée fait en suite place aux Hackneys. Ontario triomphe sur toute la ligne : de char-mants chevaux de dog carts sur le boulevard.

"Ce sont des réductions de Normands," dis-je à mon voisin—"On pla-tôt les Normands sont des Hackneys grossis" me répond-il d'un ton rogue. C'est un brave anglais, fraîchement débarqué de Londres, et qui s'imagine que je veux lui marcher sur le pied!

Les carrossiers allemands les suivent : animaux de taille et de conformation puissantes, mais qui se ressentent légèrement du Flamand; ils sont un peu lourds, manquent de distinction, et l'harmonie que l'arabe a imprimée—je ne veux pas dire à leurs fibres—mais à leurs voisins de France, leur fait défaut.

Les Suffolks, ensuite. Rien de bien remarquable : des types communs et un peu usés : puis les Morgans et au milieu d'eux, un ravissant petit canadien d'antan, tout feu, tout flamme, un vrai fou d'artifice.

Pour la fin le clou de l'exposition, les chevaux russes! avec de vrais moutons à leurs longues, et leur harnachement si pittoresque! De vrais poèmes, ces Orloffs, un tout harmonieux où l'arabe prédomine avec le pur-sang : des trotteurs aussi, et gracieux et bien proportionnés, ce qui ne brille pas chez leurs rivaux des États-Unis.

Un Yankee arrive tout essouffé : "Où est la jument qui a une pedigree de 400 ans?" On la lui montre. "Ce n'est qu'un ça," dit-il. "ma Betsy vaut mieux!"—"Cette jument vaut \$50,000, lui dit un russe—"Vraiment!" et le voilà hypnotisé, à présent, immobile, devant le magnifique animal. Mais ce n'est pas cette parodie de lignes presque parfaites qui le font rêver, c'est la pile, la grosse pile de \$50,000!

La province remporte tous les prix des Ayrshires : "Un jingo Canadien," dit le public en haussant les épaules. Eh bien, et les chevaux, quels juges ont-ils donc eu, sinon des Américains? Et certes, s'il y a eu partialité, ce n'est pas chez l'unique juge canadien qu'on pourra la découvrir!

Ontario a une belle écurie : cette province sait toujours prendre la bonne part; Québec était un peu moins favorisée sous ce rapport; et, comble d'impudence, ceux-là mêmes qui s'étaient montrés des moins prévenants envers ses représentants, viennent ensuite lui demander son obolo pour un cadeau aux directeurs de la section hippique! Elle est refusée, mais la leçon sera perdue, et ces Chicagoens n'en deviendront pas plus polis.

Québec! Québec! la vieille province toujours jeune, faite du sang le plus pur de France et d'Ecosse, c'était grande joie que de retrouver tes enfants en ce tourbillon Colombien

de Chicago : c'était musique si douce que d'entendre ta langue française, au milieu des voyelles nasales des Américains! C'était si grand plaisir enfin, que de regarder les visages sympathiques et souriants de tes Canadiens que la poursuite du dollar n'a pas encore enlaidis!

Tes fils ont fondé Chicago, les petits-fils la peupleront un jour et la transformeront : nous allons dire, la purifieront, n'en déplaise au digne consul Yankee qui ne connaît rien de moins propre que les villes canadiennes! En attendant, envers et contre tout, tu as su prendre au soleil de l'Exposition universelle la place qui te convenait, et tu sauras monter plus haut, plus haut encore, au premier rang de cet immense continent.

A. ZIAS-TERRENE.

Ottawa, octobre 1893.

L'INDUSTRIE BETTERAVIÈRE

Il nous fait plaisir de voir que cette industrie qui a périéclité depuis plusieurs années déjà, semble devoir reprendre une force, une vigueur inconnues jusqu'ici.

L'usine à sucre de Berthier, formée depuis longtemps, a de nouveau été ouverte, grâce au zèle et à l'énergie de ses nouveaux propriétaires, MM. Lefebvre, de Montréal, et voilà qu'elle est prête à fonctionner comme jamais.

Nous nous réjouissons de cet état de chose on ne peut plus satisfaisant pour la population de Berthier et les cultivateurs du pays, et nous félicitons MM. Lefebvre du succès qui a couronné les démarches qu'ils ont faites afin de mettre de nouveau cette usine en opération, et leur souhaitons tout le succès possible dans leur entreprise.

L'industrie betteravière leur devra beaucoup, et la classe agricole aussi, car, il n'y a pas à en douter, les cultivateurs qui voudront se donner la peine de cultiver la betterave comme il faut la cultiver, retireront de leur travail une rémunération tout à fait appréciable.

MM. Lefebvre et Cie. ont mis leur usine sur un excellent pied, ils ont risqué des sommes considérables pour la relever et la mettre en état de fonctionner d'une manière profitable pour eux et ceux qui voudront les patronner, ils ont retenu les services d'un gérant d'expérience et ont ajouté des machines perfectionnées aux anciennes, et aujourd'hui leur usine se trouve tout aussi bien organisée que les meilleures usines du même genre en Europe.

Nous espérons donc que les cultivateurs du comté de Berthier et des comtés voisins sauront retirer tout le profit possible de cette usine, en cultivant la betterave en grand, d'une manière intelligente, et en suivant les instructions qui pourront leur donner de temps à autre, ou les MM. Lefebvre eux-mêmes, ou les spécialistes à leur service.

(Le Sorelois.)

INAUGURATION DES USINES A SUCRE DE BERTHIER

MGR FABRE FAIT LA BÉNÉDICTION DES USINES A SUCRE.

Le 9 octobre dernier, Berthier était en liesse. Toute la ville était pavée et la population sur pied. Mgr Fabre était arrivé ici le matin vers onze heures, pour faire la bénédiction de l'usine à sucre de MM. Lefebvre et encourager par sa présence l'industrie

importante de la fabrication du sucre de betterave.

Il faisait un temps superbe à l'arrivée du prélat; douze voitures attendaient Mgr Lefebvre et les personnes invitées.

M. Allard, député provincial, a présenté une adresse à Monseigneur à sa descente du wagon. Le député de Berthier était accompagné de M. le curé Champeaux et de nombre de prêtres des paroisses environnantes.

Plus de douze cents personnes étaient réunies au débarcadère et ont acclamé Mgr Fabre au passage.

Resté à l'usine, l'archevêque a pris place sur une estrade préparée pour Sa Grandeur. On lui a lu une nouvelle adresse le priant de l'intérêt qu'il porte à l'industrie et du témoignage qu'il en donne en ce moment.

Monseigneur a répondu qu'il était heureux de se ranger du côté des bons mouvements. C'est une place où l'on trouve toujours le clergé. L'industrie betteravière fera la richesse des cultivateurs qui s'y adonnent.

Après ces paroles, Mgr Fabre est entré dans l'usine et a chanté les oraisons du rachat pour la bénédiction des cultures chrétiennes.

Deux mille personnes assistaient à cette cérémonie.

Les prêtres présents répondaient en chœur aux prières liturgiques.

Par la suite, les personnes présentes se trouvaient d'importantes délégations de prêtres et de laïques des paroisses environnantes.

Après la bénédiction, M. le curé Champeaux a pris la parole et a fortement recommandé aux cultivateurs la culture de la betterave.

"On a de quoi vous payer et l'on vous paiera bien," a-t-il dit.

L'usine était tout garnie de drapeaux et d'inscriptions. Immédiatement après la bénédiction, toutes les machines ont commencé à fonctionner à toute vitesse.

MM. Lefebvre, qui ont magnifiquement fait les choses, ont ensuite invité Mgr Fabre et une soixantaine de personnes à faire honneur à un superbe menu préparé dans une des salles de l'usine.

(Courrier du Canada.)

Colonisation.

LA COLONISATION

DANS LE

COMTÉ DE RIMOUSKI

L'HONORABLE COMMISSAIRE

DE L'AGRICULTURE, Québec.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser quelques mots sur la colonisation dans le comté de Rimouski, à St-Vallée, St-St-Mathieu, St-Donat, St-Moise, St-Damase, St-Benoit, St-Pierre du lac surtout à Causapscal il y a encore de magnifiques terres à prendre. Le terrain y est accidenté, mais le sol y est de première qualité, terre grise, généralement terrain d'alluvion dans les immenses cédrières que l'on trouve en plusieurs endroits. L'on parle beaucoup des terres du lac St-Jean, de la vallée de l'Outaouais, de la Lièvre etc, mais je suis certain qu'elles ne valent pas mieux que celles que l'on trouve encore dans le comté de Rimouski, dans l'intérieur du comté de Gaspé, dans Bonaventure sur la vallée de la Métapline et ses tributaires. Sans compter que toutes ces terres